

Essai

Numéro 83, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20734ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2001). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche*, (83), 47–54.

Aline Apostolska
LETTRE À MES FILS QUI NE VERRONT JAMAIS LA YOUGOSLAVIE
 Leméac, Montréal, 2000,
 126 p. ; 14,95 \$

Il aura fallu la guerre en Yougoslavie pour que Aline Apostolska, née à Skopje, entende la voix enfouie de ses origines. Il faut dire qu'elle a à peine six ans quand son père décide de s'installer à Paris avec sa femme et sa fille. C'était en 1958. En dépit d'un avenir prometteur en Macédoine, Georgi Apostolska choisit de quitter son pays contre la volonté des siens, par méfiance à l'égard d'un système économique et politique qu'il juge « illusoire et inadapté, parce que trop idéaliste ». Élevée en France, Aline Apostolska, « à force de ne devenir 'que française' », en oublie ses origines – encouragée en cela par ses parents qui ne s'adressent à elle qu'en français – jusqu'à ce que les prémonitions de son père s'avèrent avec l'éclatement des guerres en ex-Yougoslavie. Sa « Yougoslavie intérieure » lui remonte alors à la conscience. En 1998, concours de circonstances ou besoin de marquer une rupture, elle s'installe à Montréal avec ses fils : « Il faut parfois partir loin, et se perdre, pour se rapprocher de soi-même » dira-t-elle, sans vraiment expliquer son choix.

Le corps de son récit raconte sa Yougoslavie, celle de ses ancêtres, Macédoniens, mais aussi celle des Bosniaques, des Herzégovines, des Serbes et des Croates, peuples catholique, orthodoxe ou musulman. Elle émaille son récit de considérations géographiques, historiques, socio-politiques et culturelles, présentant, région par région, un pays d'exil habité par divers

peuples parlant des langues et pratiquant des religions différentes, des peuples fiers de leurs cultures respectives. Elle souligne la cohabitation somme toute harmonieuse de ces différences. Le respect de la différence, c'est en gros le message qu'elle veut léguer à ses fils : « Du respect de la différence, [les Yougoslaves] ont fait une institution même si, indécrottables optimistes, ils ont failli à leur propre idéal. Ce territoire qui s'est appelé Yougoslavie pendant moins de 80 ans, détenait, détient encore, l'une des clefs du secret de l'identité européenne. Et donc de son avenir. Du mien, du vôtre. Du nôtre. »

Témoignage inspirant porté par une écriture maîtrisée. Pas étonnant que la maison Leméac ait confié à Aline Apostolska la direction de sa nouvelle collection « Ici l'Ailleurs ».

Pierrette Boivin

André G. Bernier
et François Pouliot
 (sous la direction de)
ÉTHIQUE ET
CONFLITS D'INTÉRÊTS
 Liber, Montréal, 2000,
 192 p. ; 23 \$

Il faut se réjouir que l'éthique ne soit pas (encore) un fief de spécialistes et qu'on invite autour de son berceau des fées aux pouvoirs diversifiés. Ce sera un triste jour que celui où, par démission des consciences, organisations et ordres professionnels réserveront à leur « éthicien » maison le soin exclusif de trier les pommes sur l'arbre du bien et du mal. Cela dit, les débats au cadre trop flou et à l'accueil trop poreux ne sont pas toujours d'une grande fécondité.

Un ouvrage collectif comme celui-ci témoigne à la fois des bienfaits et des risques



Heureusement, Pierre Lucier, Guy Breton, Isabelle Hachey, Marcel Proulx et quelques autres évitent l'auto-congratulation et comprennent que l'éthique ne se réduit pas à identifier et à esquiver les conflits d'intérêts.

Laurent Laplante

Venceslas Kruta
LES CELTES
HISTOIRE ET DICTIONNAIRE
DES ORIGINES À
LA ROMANISATION ET
AU CHRISTIANISME
 Robert Laffont, Paris, 2000,
 1005 p. ; 54,95 \$

Ouvrage d'érudition considérable, *Les Celtes* de Venceslas Kruta ne deviendra lecture quotidienne que pour les spécialistes. Disons que la section histoire, plus accessible même si elle est si fouillée qu'il faut une bonne dose de persévérance pour la traverser, lève le voile d'approximations qui recouvre la vérité celte pour la plupart d'entre nous. Que la présence celte ait été connue des Grecs et évidemment des Romains qui ont repoussé ces populations au fur et à mesure qu'ils repoussaient les frontières de leur empire, des textes en témoignent. Mais que les Celtes aient laissé des traces importantes dans les pays d'Europe centrale et dans l'Europe de l'Ouest jusqu'en Méditerranée, c'est moins connu. Au sud de Stonehenge et de Carnac, on les imagine en expéditions guerrières plus qu'en tranquilles occupants de territoires. *Les Celtes* resitue les faits.

La section de ce « Bouquin » qui porte sur la langue celte, qui a souffert de l'interdiction d'écriture prononcée par les druides, présente le grand intérêt de renseigner sur une culture qui était loin d'être primitive. De même les techniques en usage chez les Celtes et les connaissances tirées de l'observation de la nature par les druides démontrent un développement que peu de populations dites barbares par les empires du moment possé-

de la dispersion. Que tous les participants ne partagent pas la même conception de l'éthique ne serait pas un mal, bien au contraire, si l'on avait éliminé quelques-uns des plaidoyers pro domo et surtout les textes sans rapport avec l'éthique. Quand, par exemple, Luc Lavoie traite de la gestion des crises, il ne s'adresse pas à des consciences, mais à des gestionnaires préoccupés de leur survie. Quand Pierre Lecomte vante le Bureau fédéral du conseiller en éthique sans jamais sentir que ce service ne jouit pas de l'autonomie minimale, quelque chose cloche. Que l'on demande une appréciation de l'éthique corporative à ceux qui, à Hydro-Québec ou au Mouvement Desjardins, ne peuvent que louer le comportement de leur employeur, il y a, là encore, malentendu. Le principe, pourtant éthique, est simple : celui qui fait partie du défilé ne peut décrire le défilé.



daient. Cet immense survol de la présence celte avant les grandes vagues des civilisations romaine et chrétienne s'appuie sur toutes les recherches archéologiques accessibles, elles ont été nombreuses depuis le XIX^e siècle et se poursuivent. Toutes les dimensions de la culture celte avant qu'elle connaisse son déclin sont mises ainsi à la disposition des lettrés.

La partie dictionnaire, immense plus encore, 600 pages à elle seule, est d'une certaine façon plus actuelle, les langues d'aujourd'hui conservant des traces innombrables de la pensée et des instruments linguistiques qu'elle se donnait en des temps meilleurs de son rayonnement. Un toponyme, un mot qui sonne différemment, une tradition qui perdre peuvent amener à le feuilleter, à s'y perdre.

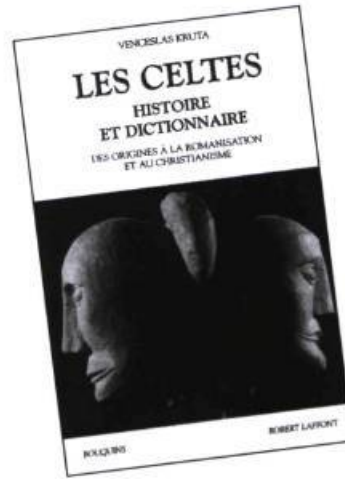
Les Celtes est sans doute l'ouvrage le plus complet qui existe sur le sujet, une source de découvertes. La qualité du texte, l'objectivité des observations, la rigueur des interprétations rendent l'ouvrage exemplaire.

Blanche Beaulieu

**Marie-Christine
Gomez-Géraud et Philippe
Antoine (textes réunis par)
ROMAN
ET RÉCIT DE VOYAGE
Presses de l'Université
de Paris-Sorbonne, Paris,
2001, 252 p. ; 15,95 \$**

Le roman et le récit de voyage sont généralement considérés comme des genres opposés. Alors que le premier relève de la fiction, le second se réclame plutôt du réel. À y regarder de près, toutefois, on se rend compte que l'un et l'autre procèdent à des échanges réciproques. L'ouvrage collectif *Roman et Récit de voyage* nous convie précisément à examiner

comment les deux « genres se contaminent, au point que la confusion parfois s'instaure ». Les 22 articles qui le composent sont regroupés en trois sections. La première partie, « Le monde et les fables », aborde, sur un plan historique, différentes formes d'interférences entre fiction et référence. On apprend notamment que dès l'Antiquité, « la fiction se nourrit du récit de voyage, et arbore grâce à lui, une légitime spécificité. En retour, elle permet au voyageur-écrivain de représenter une expérience personnelle ». On apprend également qu'à diverses époques, « l'écriture du voyage oscille entre réalité et imagination, et que cette oscillation est volontaire en tant qu'elle relève d'une véritable poétique entremêlant les règles viatiques et les procédés romanesques ». Évidemment, la part de l'imaginaire dans les récits de voyage « n'est évidemment pas assumée de la même manière au fil des époques, car le regard change et le monde parcouru avec lui ». La deuxième partie de l'ouvrage, « Romancier et auteur de voyage », réunit des analyses qui comparent les romans (ou les nouvelles) et les textes de voyage d'un même auteur en tentant de mettre au jour les différences ou les similitudes de ces deux écritures. Les écrits de l'abbé Prévost, de George Sand, de Théophile Gautier, de Jules Verne, de Guy de Maupassant, de Gaston Leroux, de Georges Simenon et de Jean-Marie Le Clézio sont tour à tour convoqués afin d'illustrer les corrélations. Enfin, la troisième section, « Raconter l'aventure et décrire l'ailleurs », porte plus spécifiquement sur les procédés, notamment la description et la narration, propres aux deux pratiques d'écriture. L'analyse, entre autres, de certains écrits de



**Philippe Breton
LE CULTE
DE L'INTERNET,
UNE MENACE POUR
LE LIEN SOCIAL ?
La Découverte, Paris, 2000,
125 p. ; 10,95 \$**

Ce sont les discours sur Internet que scrute Philippe Breton, et non le *surf* des internautes ou les politiques publiques à cet égard. Ces discours sont déconnectés des pratiques actuelles, mais contribuent à les façonner ; il y a là une sorte de prophétisme. Breton va plus loin, qualifiant les adeptes du tout à l'Internet de « fondamentalistes », qu'il oppose à ceux qui préconisent une approche critique du médium, mais que les premiers considèrent comme des technophobes, rien de moins. Les chantres du cyberspace, dont Pierre Lévy constituerait la figure emblématique, tiennent actuellement le haut du pavé ; ils s'appuient sur Teilhard de Chardin et sur le Nouvel Âge d'une part et sur le néolibéralisme d'autre part. Breton montre en quoi on pourrait les qualifier d'utopistes – comment leurs propos sont traversés par la métaphore de la lumière et de la transparence –, et trace des parallèles fascinants entre leur conception du social et certains ouvrages de science-fiction (en particulier *Face aux feux du Soleil* de Asimov). L'aspect le plus intéressant de l'analyse n'est pas la métaphore religieuse que Breton emploie à propos des « fondamentalistes » (culte de l'Internet, univers de croyance et nouvelle religiosité, qui apparaît moins comme une métaphore que comme une dimension refoulée de l'engouement pour Internet), mais ce qui renvoie au sous-titre du livre : une menace pour le lien social. Dans cette vision du « tout Internet », la société, ramenée à la communication et à la transmission de l'information, serait à l'abri de la violence, du conflit que génère la coprésence. Bien sûr, ceux qui sont ainsi qualifiés de fonda-



Chateaubriand révèle que si la fiction « récrit volontiers le donné du voyage dans le sens d'une plus grande tension dramatique », le récit de voyage fait également appel à divers procédés narratifs destinés à mettre en intrigue le descriptif. En outre, « la structure minimale du genre Voyage (départ, découverte d'un ailleurs, retour) informe le genre romanesque lequel fait à son tour intervenir bien souvent les notions de quête, d'initiation, d'aventure ou de découverte qui renvoient à la thématique des voyages ».

Bref, en révélant que « rien n'empêche la fiction narrative d'adopter l'allure du compte rendu, ni le Voyage de se parer des séductions de la fiction », l'ouvrage nous invite à reconsidérer les catégories génériques traditionnellement fondées sur une trop stricte opposition entre l'écriture référentielle et l'écriture fictionnelle.

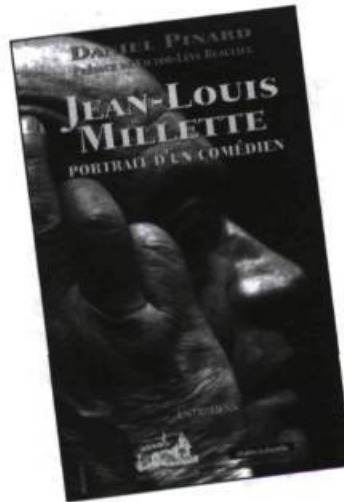
Pierre Rajotte

mentalistes ne se reconnaîtront pas dans le discours de Breton ; cependant il engage une discussion qui doit être menée, bien que trop souvent évacuée. S'il faut prendre le bateau du cyberspace, encore faut-il savoir à quel port il mène. La brièveté du livre de Breton à cet égard est certainement une de ses forces : Breton cherche à secouer l'opinion face à ce fondamentalisme qui passe plus inaperçu que celui des ayatollahs mais qui nous touche davantage, en Amérique ou en Europe occidentale.

Andrée Fortin

Luc Bertrand
L'ÉNIGMATIQUE
MACKENZIE KING
L'interligne, Vanier, 2000,
155 p. ; 17,95 \$

Le ton de cette succincte biographie est résolument romanesque. Ne serait-ce que par le rapport, posé dès l'incipit, de William Lyon Mackenzie King à l'écriture. Car le grand homme tint, pendant 57 années, un journal intime que Luc Bertrand n'hésite pas à consulter, pour en extraire parfois quelques citations qu'il met dans la bouche de son personnage, sous forme de didascalie dans la biographie. C'est le parcours professionnel du Premier ministre canadien que Bertrand esquisse. De l'étudiant prometteur et ambitieux qu'il était, nous suivons la longue carrière politique de Mackenzie King (qui resta 22 ans au pouvoir) dans ce qu'elle eut de glorieux (sa succession à Laurier, sa retraite mondialement saluée, etc.), de courageux (faire face aux conflits canadiens anglais/français qui menaçaient à tout moment de briser l'unité canadienne qu'il tenait fermement à affermir), de naïf (King qui ne crut pas à la crise économique de 1930, et qui revint confiant d'une rencontre avec Hitler, avant que n'éclate la Seconde Guerre) et de pathétique (le rapport du célibataire à sa mère et sa superstition grandissante).



Bertrand va à l'essentiel. Et le condensé qui en résulte est habilement construit. L'ouvrage ne donne pas dans le technicisme politique, stratégique, économique ou historique, mais plutôt vulgarise et facilite la compréhension des contextes et conjonctures dans lesquels Mackenzie King évoluait et agissait. Bertrand admire King, aussi l'ouvrage veut-il lui rendre hommage, et le point de vue adopté pour raconter son histoire peut être dit « fédéraliste » (en tant que parti pris implicite). La biographie est bien documentée encore que contenant étonnamment peu de références bibliographiques outre le journal intime du Premier ministre. Elle relate en tous les cas, très assurément, quoique sommairement, une période importante du développement du Canada et du Québec, en mettant l'accent sur un personnage, il est vrai trop peu connu, Mackenzie King.

Frédéric Boutin

Daniel Pinard
JEAN-LOUIS MILLETTE
PORTRAIT D'UN COMÉDIEN
Éditions Trois-Pistoles
et Radio-Canada,
Trois-Pistoles, 2000,
240 p. ; 27,95 \$

Tous ceux qui ont aimé Jean-Louis Millette liront avec plaisir la série d'entretiens qu'il accordait à Daniel Pinard peu de temps avant sa mort. Initialement diffusés sur les ondes de Radio-Canada en septembre 1999, puis retransmis à quelques reprises par la suite, ces entretiens constituent dix émissions d'une demi-heure chacune dont les éditions Trois-Pistoles publient la retranscription accompagnée d'une préface de Victor-Lévy Beaulieu et de plusieurs photographies retraçant la vie et le parcours professionnel du comédien.

On a dit de Jean-Louis Millette que c'était quelqu'un de discret, et l'on sent en effet une certaine retenue dans ses propos. Il se livre toutefois suffisamment pour que l'on trace de lui le portrait d'un homme de théâtre passionné, d'un bourreau de travail toujours émerveillé et reconnaissant de la carrière qu'il a menée. Daniel Pinard, est d'autant plus apte à poser les bonnes questions qu'il connaît Millette depuis le collège. Avec l'interprète de Paillason, l'ami de toujours évoque les souvenirs d'enfance, les débuts, les rôles, les amis, le métier, les rencontres marquantes, le tout pimenté de quelques anecdotes. Bien sûr, les deux interlocuteurs passent du coq-à-l'âne ; bien sûr, Pinard coupe parfois la parole à son invité ; bien sûr, il arrive que les réponses soient décousues ; bien sûr, on aimerait souvent en savoir plus. Mais, après tout, ne sommes-nous pas dans le registre de la conversation ? Et n'avons-nous pas soudain la troublante impression, au détour d'une phrase, de réentendre la voix de Millette comme nous l'avons entendue à la radio ?

C'est alors que ce *Portrait d'un comédien* nous apparaît, malgré ses petits défauts, comme un hommage rendu à un grand interprète disparu trop tôt.

Louise Villemaire

Ernestine Chassebœuf
LA BROUETTE ET
LES DEUX ORPHELINES
CORRESPONDANCE
SUR LE DROIT DE PRÊT
EN BIBLIOTHÈQUE
Ivan Davy/Deleatur, Angers,
2000.

Le débat sur la gratuité du prêt en bibliothèque qui agite la France a suscité quelques publications. Si Michel del Castillo a senti la nécessité de s'autojustifier dans un livre, c'est qu'il a été provoqué par Ernestine Chassebœuf. Cette grand-mère angevine de 90 ans a pris la plume pour demander aux signataires de la pétition en faveur du prêt payant de s'expliquer sur leur volonté d'instaurer la « location des livres ».

Elle fait remarquer à certains qu'ils ont plus à voir avec le spectacle, la télévision ou la politique qu'avec la littérature. Elle ironise sur la signature du député De Charrette, descendant du grand chef vendéen : « [...] ce qu'est sûr, c'est que si on a fait la Révolution, c'est pas pour qu'on nous mette la gabelle sur les livres. »

S'adressant à des écrivains, la vieille dame se montre à la hauteur et fait preuve d'un réel talent d'épistolière, adaptant son propos à chacun de ses destinataires. À Michel Ragon, « écrivain du peuple », elle assène ce commentaire de bon sens sur son dernier ouvrage, *Georges et Louise* : « Ça m'a pas trop intéressée vu qu'on s'en fout un peu si Clemenceau et Louise Michel ils ont couché ensemble ou pas, du moment qu'ils prenaient leurs précautions », avant de lui faire remarquer, puisqu'il revendique la juste rémunération de son travail comme n'importe quel artisan : « [...] pourquoi on devrait payer à chaque fois

qu'on ouvre vos livres : le menuisier qui a fabriqué une porte, il demande pas cinq francs chaque fois qu'on l'ouvre [...]. En plus, quand elle ferme mal, il vient la raboter gratuit. »

Elle s'interroge avec humour sur la complexité de la gestion, demandant à l'académicien Maurice Rheims : « Alors, vous qui travaillez sur le dictionnaire, vous pensez qu'il faudra payer cinq francs à chaque fois qu'on cherchera un mot ou seulement quand on l'emmènera à la maison le jour des mots croisés ? »

Quelques-uns ont répondu, sensibles à l'humour et attachés à la gratuité du prêt, comme Régine Desforges, Jean-Marie Laclavetine, Yves Bonnefoy qui l'assure de l'intérêt qu'il porte à sa « gentille pseudo-naïveté » et à son « effronterie »... D'autres l'ont pris au premier degré, ainsi Michel del Castillo, qui dans son livre *Droit d'auteur* cite la lettre d'Ernestine « malhabile, d'une application touchante » en déplorant : « Dans son ingénuité, cette lettre montre comment le débat a été faussé et détourné. »

Loin d'être une plaisanterie, l'ouvrage comporte en annexe un dossier sur la question du droit de prêt, ainsi que les « Propositions de l'ABF (Association des Bibliothécaires de France) pour une juste rémunération du droit d'auteur ».

Ce recueil épistolaire renoue avec la verve des grands polémistes pour poser avec une ingénuité feinte, mais une impertinence vraiment décapante et irrésistiblement drôle, le problème du droit des lecteurs au service de prêt gratuit dans les bibliothèques publiques. Ce livre n'est évidemment pas neutre. Ernestine le présente comme « une sorte de pétition sauf que la pétition c'est une feuille avec beaucoup

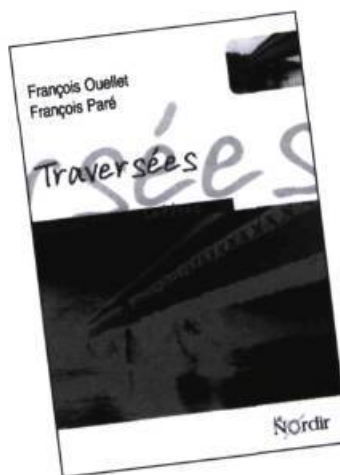
de signatures tandis que là c'est beaucoup de feuilles avec que ma signature ». Évidemment, elle a fait inscrire en quatrième de couverture : « Prêt gratuit obligatoire ».

Jean-Pierre Tusseau

**François Ouellet
et François Paré
TRAVERSÉES-LETTRES
Le Nordir, Ottawa, 2000,
179 p. ; 20 \$**

Deux hommes, deux amis, s'écrivent : l'un vit en Ontario, l'autre au Québec. Vingt lettres sont échangées entre mai 1998 et juin 2000 ; de « vraies » lettres sur papier (pas toujours écrites à la main toutefois) qui témoignent de l'attachement des deux auteurs à l'écrit.

De quoi (se) parlent-ils ? Des difficultés de leur vie quotidienne, des formes de conscience politique, de l'ancrage des identités, de leur rapport à la langue, de la figure du Père, du rôle des intellectuels, du concept d'américanité au Québec, de la culture franco-ontarienne... mais surtout et avant tout de leur rapport à la littérature. C'est cela qui les tient et qui les rapproche. François et François s'interrogent sur leurs lectures réciproques et s'épanchent sur Jacques Ferron, Gilles Marcotte, François Dallaire, Daniel Poliquin, Hubert Aquin, Anne Hébert et bien d'autres comme Edouard Glissant, Tahar Ben Jelloun, Du Bellay, Montaigne, Fernand Dumont ou encore Lacan... Les lettres sont désertes et savantes. Trop sans doute, car les auteurs en oublient d'être simples. Ils dissèquent leurs goûts et leurs sentiments, ils théorisent sur toute chose et transforment la plupart de leurs lettres en des récits à la fois débordants et lisses, inflationnistes et amai-



pas été conçues d'emblée comme un projet de publication : « Nous le savions depuis le début : ces lettres seraient ouvertes, publiques. » L'écriture aurait-elle été moins désincarnée, plus singulière et le rapport à la littérature, à la vie, moins ascétique et plus jouissif ?

Christine Zahar

**Germain Lacasse
LE BONIMENTEUR
DE VUES ANIMÉES
LE CINÉMA « MUET » ENTRE
TRADITION ET MODERNITÉ
Nota bene/Méridiens
Klincksieck, Québec/Paris,
2000, 229 p. ; 23,95 \$**

Le bonimenteur de cinéma désigne un personnage réel (et non « dans » le film), faisant office de commentateur et d'animateur dans les salles de spectacles, et qui – jusqu'à l'avènement du cinéma parlant – expliquait les scènes et lisait (souvent en les traduisant) les intertitres ponctuant l'action des films muets. Toutes proportions gardées, ce bonimenteur jouait un peu le rôle des conférenciers de séries comme « Les grands explorateurs », en s'adressant en direct à des auditoires qui n'étaient pas encore formés à la compréhension des films, et pour qui toute coupure narrative, comme un changement de plan ou de lieu constituait un choc ou une rupture difficile à expliquer, à l'époque des premiers films, il y a cent ans. Mais selon les salles, les auditoires et les régions, le bonimenteur pouvait aussi dramatiser, augmenter le suspense ou modifier considérablement le récit, comme on l'explique ici.

Ce sixième livre de l'historien Germain Lacasse poursuit des recherches amorcées il y a près de vingt ans, avec la publication de son excellent livre *L'historiographe, Les débuts du spectacle cinématographique au Québec* (Cinémathèque québécoise, 1985), qui identifiait pour la première fois les circonstances de la toute première projection

gris par une écriture ostentatoire et péremptoire : « L'idée, donc, pour revenir au lien social, que je ne suis, que nous ne sommes, bref que l'on n'est que de passage, non pas parce que l'on meurt un jour, mais parce que l'on ne naîtra (peut-être) jamais – en tant qu'individu membre d'un projet collectif (je ne parle pas de l'indépendance du Québec, même si pour plusieurs ce besoin participe certainement de ce besoin d'existence), d'un projet qui vous ancre bien comme il faut dans le social et le culturel ; et ce vide contribue à alimenter l'absence du réel. »

Mais qu'ont-ils donc à prouver à se comporter en pisse-froid ? Il y a bien sûr quelques passages émouvants ou amusants (un seul) mais globalement cet échange épistolaire est marqué au coin de l'austérité. C'est dommage. Ces lettres auraient certainement gagné en légèreté et en authenticité si elles n'avaient

publique d'un film dans notre pays, en 1896. Le présent ouvrage est le seul qui soit entièrement consacré à ce personnage important de l'histoire du cinéma muet, et Germain Lacasse compare les fonctions de cet animateur-conférencier dans différents pays (jusqu'au Japon, où celui-ci tenait un rôle beaucoup plus élaboré). J'ai particulièrement apprécié la dernière partie de l'ouvrage, qui situe la place du bonimenteur dans la modernité. On lit *Le bonimenteur de vues animées* avec beaucoup d'intérêt, et l'on apprécie la clarté de l'analyse, la richesse de la documentation et l'exhaustivité de la recherche.

Yves Laberge

André Lachance
JUGER ET PUNIR
EN NOUVELLE-FRANCE
CHRONIQUES
DE LA VIE QUOTIDIENNE
au XVIII^e SIÈCLE
Libre Expression, Montréal,
2000, 182 p. ; 22,95 \$

Thème familier pour André Lachance que celui de la justice au temps du régime français. Au fil des années, les bouquins se complètent les uns les autres sans que jamais Lachance se substitue aux documents d'époque, verse dans le moralisme ou laisse les anachronismes fausser les perspectives. La méthode est souvent ingénieuse, cette fois encore. Lachance, en effet, contourne intelligemment les trous qui peuvent exister dans un litige particulier : quand une lacune l'empêche de suivre un criminel depuis son forfait jusqu'à la sanction, il met bout à bout des éléments de dossiers différents, mais apparentés. On n'acquiert pas la certitude que tel criminel a écopé de telle sentence, mais on comprend que telle sanction punissait généralement les coupables semblables à celui-ci. Lachance ne triche quand même pas : mieux vaut une telle « course à relais » qu'un récit où la fiction se permettrait de combler les vides.

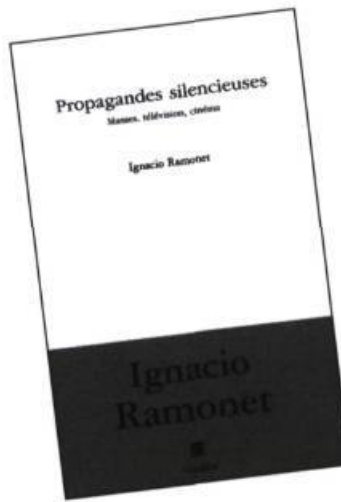
L'époque était punitive ? Sans doute. Elle ne laissait personne compromettre l'ordre dans une société fragile. Cet ordre, forcément, différait du nôtre. La société autorisait la vente d'esclaves, elle amnistiait un coupable si elle avait besoin de lui comme bourreau, elle s'acharnait à punir le corps du suicidé, elle ne considérait pas souvent la pauvreté comme une excuse acceptable, elle pendait la jeune mère infanticide et oubliait parfois de sanctionner le séducteur... Mieux vaut quand même savoir, en dépit de ces caractéristiques déroutantes, que la Nouvelle-France du XVIII^e nous a enfantés. Lachance, sobriement, présente les documents et nous laisse juger.

Laurent Laplante

Ignacio Ramonet
PROPAGANDES
SILENCIEUSES
MASSES, TÉLÉVISION,
CINÉMA
Galilée, Paris, 2001,
200 p. ; 43,50 \$

Réédition de textes parus en 1981 sous le titre *Le chewing gum des yeux*, *Propagandes silencieuses* prétend nous expliquer comment nous sommes manipulés par les médias – américains il va sans dire, l'auteur étant Français.

De quoi s'agit-il ? En huit chapitres, Ramonet nous fait le « récit de [ses] voyages » dans le cinéma américain, surtout celui des années 1960 et 1970. Dans les deux premiers, il nous livre son *credo* : oui, l'Amérique complot pour s'emparer de l'âme des peuples ; oui, la publicité viole les cerveaux. Nous voilà informés. Sur de pareilles bases, on aurait pu s'attendre pour le reste de l'*opus* à une charge en règle contre l'hégémonie cinématographique et télévisuelle américaine. Or, si elle est dénoncée, elle ne constitue pas l'essentiel du propos. En lieu et place de la charge qui s'annonçait, nous avons droit à une démonstration molle des rapports entre le cinéma et des réalités



très datées (le conflit du Vietnam, mais aussi la Seconde Guerre mondiale). Et cette démonstration ne va jamais plus loin qu'une énumération descriptive de films et de séries de télévision. Outre que cet inventaire ne convainc que de l'évidence (quand on est en guerre, on diabolise l'ennemi !), le procédé est fastidieux et répétitif, d'autant plus que cette litanie ne se compose que d'œuvres mineures.

On comprend mal les intentions de l'auteur qui a accepté de relancer ces textes sur le marché des idées. Si ceux-ci ont jamais eu quelque intérêt il y a vingt ans, on peut dire sans risque de se tromper qu'ils n'en présentent aucun maintenant. À moins tout simplement qu'on ne soit victime d'une astuce d'éditeur en panne de manuscrits.

Yvon Poulin

Roch Denis
LES DÉFIS
DE L'UNIVERSITÉ
AU QUÉBEC
VLB, Montréal, 2000,
174 p. ; 13,95 \$

Documenté et renseigné comme il l'est, immergé depuis des années dans l'enseignement universitaire et sa pratique syndicale, Roch Denis aurait pu – et peut encore – présenter à l'université québécoise un miroir exigeant et fidèle. Il ne l'a fait ici qu'à demi. Non que ce petit livre répande des inexactitudes, mais parce qu'il n'insiste guère

sur les défis qu'évoque pourtant l'ouvrage. Quand, par exemple, Denis note à juste titre que l'université n'assume guère la fonction critique qui est une de ses missions essentielles, il n'indique ni les causes de cet embourgeoisement ni ses remèdes. Il en va de même de l'éthique. Denis la proclame nécessaire avant de la dire trop souvent absente, mais il n'ajoute rien sur l'origine de cette énorme lacune, ni sur les correctifs à apporter. Si des reproches aussi graves et aussi mérités demeurent ainsi à l'état de diagnostic sans suite, c'est probablement qu'aux yeux de Denis le seul grand problème dont il faille parler à propos de l'université québécoise, c'est celui du financement. Selon lui, « la question est entendue » : l'argent fait défaut. Point n'est besoin de le prouver.

Peut-être en est-il ainsi. On en serait davantage convaincu si Denis n'échappait pas, peu avant de conclure, une phrase étonnante : « [...] c'est certainement une faiblesse de l'université québécoise, qui se répercute sur l'institution et chacun des établissements, que de ne pas disposer d'une définition actualisée de sa nature et de son rôle ». On aurait pourtant pensé qu'il est préférable de savoir qui l'on est et ce qu'on veut faire avant de réclamer des fonds supplémentaires. Je ne reproche pas à Roch Denis sa loyauté à l'université et à son syndicalisme ; je la constate.

Laurent Laplante

Adriano Marchetti
(sous la dir. de)
PASCAL QUIGNARD
LA MISE AU SILENCE
Précédé de
LA VOIX PERDUE
PAR PASCAL QUIGNARD
Champ Vallon, Seyssel,
2000, 197 p. ; 24,95 \$

La mise au silence rassemble les contributions d'écrivains, de critiques et d'universitaires (français, italiens et québécois) réunis à l'Université de Bologne autour de l'œuvre de

Pascal Quignard. Pour l'occasion, ce dernier a d'ailleurs livré un conte inédit qui, placé au début de l'ouvrage, inaugure magistralement la réflexion consacrée principalement à trois aspects de son œuvre : la lecture, l'écriture et le rapport à la musique.

Pascal Quignard se définit lui-même, en premier lieu, comme un lecteur. On notera avec intérêt que ses premiers écrits sont des essais consacrés à d'autres auteurs (Sacher-Masoch, Maurice Scève, Michel Déguay) et que son œuvre de fiction prend naissance avec la publication d'un récit intitulé précisément *Le lecteur*. Si la lecture revêt une telle importance, c'est parce qu'elle « étire le langage et le met au silence » (Jean d'Yvoires). On est alors en mesure de percevoir la correspondance secrète avec l'écriture puisqu'écrire, selon Quignard, permet « de dire sans parler ».

Ce silence semble propice à l'écoute des nombreuses voix qui se fondent dans la parole quignardienne. Érudite, combative et transgressive, l'écriture se déploie dans l'espace du roman et de l'essai avec la même fulgurance, en ouvrant le récit à l'espace de nombreux savoirs (ethnologique, psychanalytique, historique).

À cet égard, il est difficile d'ignorer les liens complexes qu'entretiennent les romans et les essais de Pascal Quignard avec la musique. Ces rapports semblent paradoxaux puisque, comme le note Gilles Dupuis, certains textes de l'auteur de la *Haine de la musique* semblent obéir à des règles de composition proprement musicales.

Il eût été intéressant, à ce propos, qu'un des intervenants évoque l'essai de Quignard consacré au peintre Georges de La Tour : *La nuit et le silence*. Nous serons quand même sensibles au clin d'œil com-

plique que nous adresse Andrea Bedeshi lorsqu'il déclare que l'un des maîtres de Quignard est le défunt Louis-René des Forêts, auteur d'un roman intitulé *Le bavard*.

Sylvain Brehm

**Textes choisis
par Julie Gazier
LIRE POUR VIVRE**

**Robert Laffont, Paris, 2000,
236 p. ; 29,95 \$**

« Diffuser le goût de la lecture », voilà ce qu'un groupe français, comprenant plus d'une centaine d'écrivains, l'UNAF et la Ligue française de l'enseignement, s'est donné comme objectif. Le programme mis sur pied, Lire et faire lire, comporte entre autres des actions directes dans les écoles, des retraités prêtant leur concours aux institutions dès le début du primaire. On rêverait qu'un tel mouvement s'implante chez nous où les carences de la culture du livre sont évidentes.

Lire pour vivre, dont la préface est signée Alexandre Jardin (et dont la vente servira de tremplin financier au groupe Lire et Faire lire), propose des extraits de textes d'auteurs connus qui ont à l'occasion parlé de leurs rapports au livre et à la lecture. Certains des textes choisis, parlent d'eux-mêmes et en disent assez peut-être pour en amener quelques-uns à lire. Je pense toutefois qu'ils ne prêcheront qu'aux convertis.

Lire ce genre de collage suppose en effet que le sujet présente déjà de l'intérêt. Si l'on n'est pas atteint du virus ou très près d'y succomber, je ne pense pas que l'on puisse être gagné à la lecture par cet intermédiaire. Le contact avec une œuvre impérieuse, dévastatrice, est la seule expérience qui fasse un jour pencher la balance sans retour. C'est



d'ailleurs le défaut de toutes les anthologies, des fameux morceaux choisis des périodes de formation : ils ne suscitent en général que l'ennui. L'exercice suppose que l'on puisse apprécier une œuvre par un indice fragmentaire qui ne rend pas justice au projet créateur dans son unité, sa globalité, l'art justement qu'y déploie son auteur. Les textes de *Lire pour vivre* au demeurant offrent sûrement des pistes intéressantes à exploiter aux passeurs de la culture du livre, enseignants, bibliothécaires, libraires, parents.

Blanche Beaulieu

**Ken Alibek
LA GUERRE DES GERMES
Libre Expression, Montréal,
2000, 441 p. ; 24,95 \$**

Après la menace nucléaire de la guerre froide et celle des armes chimiques lors des dernières décennies, en voici une autre : la bombe bactériologique.

Le docteur Kanatjan Alibekov (qui s'est depuis enfui aux États-Unis et a pris le nom de Ken Alibek) fut pendant des années le chef du programme secret soviétique d'armements élaborés à partir de micro-organismes pathogènes, voire mortels pour l'homme. Dans des laboratoires clandestins déguisés en firmes pharmaceutiques, des milliers de savants et techniciens œuvrent à l'élaboration de souches à virulence amplifiée de mons-

tres microscopiques tels la variole, l'anthrax, la peste et les virus de fièvres hémorragiques. Ce livre raconte, comme le font les romans à suspense, les dangereux essais aériens sous des vents imprévisibles, les luttes de pouvoir interne, la lourdeur d'une bureaucratie militarisée qui ne comprend peut-être pas toute la portée de ces recherches, les accidents de laboratoire entraînant la perte prématurée d'un précieux collaborateur ou affectant la population d'une ville entière, comme à Sverdlovsk, ce Tchernobyl microbiologique, où fut dispersé malencontreusement de l'anthrax en 1979.

Si, comme moi, vous vous régalez de films comme *L'épidémie* ou de romans du genre *L'affaire Cobra*, vous apprécierez sans doute cet essai autobiographique. On ne peut nier que *La guerre des germes* soit un sujet chaud et bien à la mode. Cependant, les propos mêmes de Ken Alibek laissent aussi perplexes ; le plus sûr moyen de se tailler une place aux États-Unis, lorsqu'on est un transfuge en provenance de l'ex URSS, n'est-il pas d'avoir de terribles secrets d'État à divulguer ? Si, en plus, le réfugié se dit en mesure de fabriquer un bouclier contre ces projectiles qu'il connaît mieux que quiconque parce qu'il les a lui-même conçus, ne s'assure-t-il pas d'une existence libre et largement subventionnée par ses nouveaux amis américains ?

Bref, le lecteur est en droit de se demander si les Russes avaient effectivement quelque chose à gagner en puisant dans le déjà vaste bestiaire microbien pour combiner la grippe, la variole et Ébola et en faire une arme invincible, même par leurs propres troupes... ou si ce n'est pas plutôt Kanatjan Alibekov qui gagnait son visa en brochant un tissu de demi-vérités pour frapper d'horreur l'imaginaire collectif.

Quoi qu'il en soit, cette brique de plus de 400 pages aux allures de conte se lit d'un trait, à condition que le lecteur

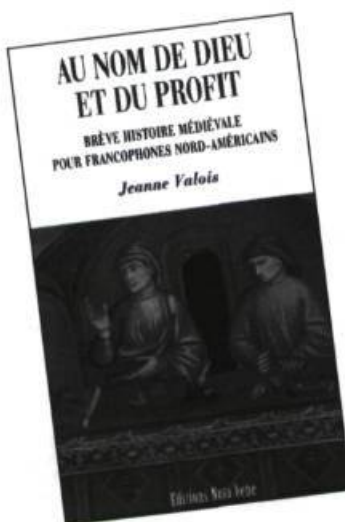
adulte ne se laisse pas terrifier par les ogres penchés sur leurs éprouvettes et par les mauvais sorts lancés à coups de missiles intercontinentaux.

Suzanne Desjardins

Noam Chomsky
LE NOUVEL HUMANISME MILITAIRE
LEÇONS DU KOSOVO
Trad. de l'américain par Isabelle Richet et Gilbert Achcar
Écosociété, Montréal, 2000,
332 p. ; 21,95 \$

Peut-on vraiment croire qu'une alliance militaire comme l'OTAN puisse s'approprier une nouvelle mission, la défense des droits de l'homme? Doit-on comprendre alors que la guerre menée par ses États membres contre la Yougoslavie répondait à des soucis humanitaires? Si l'on suit la représentation que se sont faits d'eux-mêmes les acteurs, puis l'interprétation qu'ils nous ont fourni des événements et, enfin, la justification rétrospective qu'ils ont opérée, on pourrait croire que la crise du Kosovo a été l'occasion de réconcilier éthique et politique. Folle illusion, nous dit Noam Chomsky. La nouvelle ère des relations internationales de l'après-guerre froide ne nous sert que du vieux vin dans de nouvelles outres: les mêmes intérêts de puissances, la même logique géopolitique au détriment des populations, le même silence sur les atrocités commises par nos amis (Turquie, Indonésie), la même arrogance.

Tout ce discours, justifiant l'aventure militaire par l'exception humanitaire, est sous la coupe de l'influence dominante américaine. État entre tous les États, les États-Unis se soustraient aux décisions politiques de l'ONU, contournent les avis du Conseil de sécurité, refusent de signer de nombreuses conventions à caractère humanitaire, bafoient les règles de traités auxquels ils adhèrent et manient les « accords » au gré



de l'escalade des exigences propres à leurs activités mercenaires sur la scène internationale. Critique acerbe de la politique étrangère américaine, Chomsky développe dans cet essai polémique une argumentation très serrée sur la formulation du discours de l'OTAN, avant, pendant et après la guerre au Kosovo. Il met donc en question les buts supposés de l'intervention armée et la logique militaro-stratégique qui aiguillonnera l'exploration des options diplomatiques. Largement représentés par les desiderata des ténors de la presse, les objectifs annoncés consistaient à mettre fin au « génocide » alors que les bombardements de l'OTAN eurent pour effet non pas de stopper mais d'accélérer et d'amplifier les déportations de populations et les exactions des forces serbes contre les Albanais du Kosovo. D'ailleurs, de l'initiative mili-

taire que commandait l'arrêt de l'épuration ethnique, on passera, après la fin des hostilités, à la nécessité « d'établir la crédibilité de l'OTAN » pour justifier l'action armée. Enfin, devant le constat de l'unanimité de la presse qui martelait sans cesse l'urgence d'intervenir au Kosovo, l'auteur nous présente une belle leçon sur une notion qui lui est chère: la fabrication du consentement dans nos sociétés, l'évidence incontestable et l'économie de démonstration qui la sous-tendent.

Daniel Dompierre

Jeanne Valois
AU NOM DE DIEU ET DU PROFIT
BRÈVE HISTOIRE MÉDIÉVALE POUR FRANCOPHONES NORD-AMÉRICAINS
Nota bene, Québec, 2000,
120 p. ; 11,95 \$

Le titre de l'ouvrage de Jeanne Valois piquera sans doute la curiosité de quelques-uns. L'intention de l'auteure est pourtant moins polémique que pédagogique. Valois présente un rapide survol de dix siècles d'histoire médiévale, en adoptant toutefois une perspective particulière: l'évolution des rapports entre le spirituel et le temporel.

Conforme au principe de vulgarisation, cet essai propose néanmoins une importante quantité d'informations sur les conditions de l'émergence et du développement des relations entre l'Église et le reste de la société médiévale. Jeanne Valois parvient notamment à mettre assez efficacement en évidence l'ambiguïté du clergé, affirmant la primauté du spirituel tout en s'imposant comme un acteur économique et financier incontournable. Il est particulièrement intéressant de découvrir comment les plus éminents théologiens (dont Thomas d'Aquin) ont tenté de concilier la foi et la raison (pratique). La compromission de l'Église a cependant suscité de nombreuses contro-

verses et sera l'une des causes de la Réforme. Évidemment, on ne cherchera pas un exposé détaillé de tous ces faits dans *Au nom de Dieu et du Profit*, car l'essai ne prétend pas à l'exhaustivité. Notons qu'une bibliographie permet d'ailleurs aux lecteurs d'approfondir telle ou telle question.

On demeure sceptique, en revanche, lorsque l'auteure tente de nous convaincre de la pertinence « d'appliquer cette tranche du passé à notre société actuelle, pour ne pas dire distincte ». De même, il est discutable d'identifier le royaume des Francs comme origine d'une « nouvelle civilisation originale, la nôtre ». Sans renier un passé européen, il semble difficile de ne pas considérer l'existence et la singularité de la société québécoise sans prendre en compte son rapport au continent américain (particulièrement quand Québec est l'hôte du Sommet des Amériques!). Contrainte, dans un bref épilogue, de survoler l'histoire de la Nouvelle-France, Jeanne Valois parvient néanmoins à montrer l'implication de l'Église catholique dans la vie économique de la province jusqu'à la Révolution tranquille.

Sylvain Brehm

Jean-François Hamel,
Annie Mercier
LE SAINT-LAURENT
BEAUTÉS SAUVAGES
DU GRAND FLEUVE
De L'Homme, Montréal,
2000, 224 p. ; 39,95 \$

Le titre promet et le livre tient parole. Qu'elles rendent hommage au fleuve ou qu'elles nous rapprochent des espèces aquatiques, les photographies sont, en effet, aussi précises que saisissantes de beauté. Il était ingénieux, d'autre part, de parcourir le Saint-Laurent de bout en bout plutôt que de n'en retenir, comme on le fait souvent, qu'un segment ou le seul estuaire. Que Montréal fasse figure de piège pour un fleuve de cette taille, que les Grands Lacs s'incorporent au



parcours et que Québec, conformément à l'histoire, soit un lieu particulier de ce long cheminement, tout cela s'intègre à une vision globale convaincante.

Cette vision, les auteurs la précisent dans un style qui ne fait aucune concession, peut-être pas assez, à la vulgarisation. Les légendes ne sont pas toujours collées aux photographies, les noms et les termes scientifiques surabondent sans qu'un décodage les accompagne, l'abus des superlatifs surprend dans une rédaction par ailleurs impeccablement et prudemment respectueuse des faits. Les auteurs auraient cependant raison d'inviter leurs lecteurs, moi y compris, à faire l'effort d'apprivoiser un grand fleuve qui s'offre longuement et puissamment à nous, mais dont nous ignorons les secrets. Que le Saint-Laurent nous devienne plus familier et nous ne refuserons plus d'apprendre ce que veulent dire des mots comme « exaudés » ou « intertidaux ». Tel qu'il est, l'album est une joie pour l'œil, une nourriture pour l'intelligence, une fierté pour le cœur.

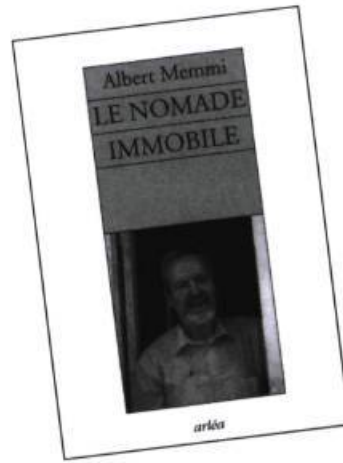
Laurent Laplante

Michèle Nevert
LA PETITE VIE
OU LES ENTRAÎLLES
D'UN PEUPLE
XYZ, Montréal, 2000,
199 p. ; 24,95 \$

Qu'on ne se méprenne pas sur le sens du sous-titre, *Les entrailles d'un peuple*. Le monde de *La petite vie* ne représente pas un univers socioculturel particulier, selon Michèle Nevert, qui fait voir d'entrée de jeu que la série de Claude Meunier s'inscrit dans le registre ludique. La femme de lettres fait d'ailleurs ressortir, en les illustrant abondamment,

les mécanismes de l'écriture créative d'un auteur qu'elle qualifie de grand écrivain. Elle fait aussi appel à la psychanalyse pour interpréter l'intrigue de la série qui repose sur les difficultés de communication entre les êtres, ce en quoi *La petite vie* rejoindrait l'universel. Cependant, si les difficultés relationnelles servent de moteur à l'intrigue, le langage, lui, serait le fondement même de l'œuvre, du fait de la problématique de l'identité qu'il véhicule. En suivant un parcours d'une logique implacable et s'appuyant sur des exemples tirés de dizaines d'épisodes, l'essayiste dégage l'adéquation qui y est faite entre langue québécoise et identité québécoise. C'est là que le sous-titre trouve sa justification. Nevert cite Lison qui s'adresse à ses beaux-parents dans l'épisode du « Voyage à Plattsburgh » : « Arrangez-vous pas pour perdre votre français là... » et Moman de rétorquer : « Non pour ça y a pas de danger ; la langue, c'est les entrailles d'un peuple ». Or, observe Nevert, Meunier crée des situations favorables à l'éclosion de jeux de mots (chevauchement de deux langues ou disparité des accents lors d'échanges avec des personnages d'origine étrangère, dont un couple de Français ; décodage de traductions boiteuses, intégration d'anglicismes, mais dénonciation de la suprématie de l'anglais) mais dont la fonction première est d'illustrer et de défendre la langue d'ici. Ainsi, les personnages de la famille Paré passent de l'identification de leurs variations linguistiques à l'acceptation puis à la revendication de la différence.

Tel est le fil conducteur d'une étude touffue qui confirme la créativité de Meunier. N'empêche que plus d'un détracteur de *La petite vie*



dénonce l'attitude complaisante affichée dans la série à l'égard de ce qui est abusivement considéré comme la langue québécoise.

Pierrette Boivin

Albert Memmi
LE NOMADE IMMOBILE
Arléa, Paris, 2000,
277 p. ; 39,95 \$

Tout sauf immobile, pour ce qui est de la pensée, de l'engagement civique au sens le plus fort du terme, que cet Albert Memmi qui fait état de son parcours de vie dans son dernier livre. Essai qui ne sera sans doute pas le dernier, car cet écrivain philosophe pédagogue, ce juif tunisien rescapé d'un ghetto comparable aux pires que l'histoire des juifs d'Occident nous révèle, ne peut rester indifférent aux problèmes liés aux peuples de ses origines.

L'enfant doué, qu'une vie de réprouvé dans une Afrique du Nord déjà elle-même opprimée par les colonisateurs vouait à l'humiliation et à la misère, a vu s'ouvrir miraculeusement une voie de survie ; la colonisation a heureusement apporté avec elle son contingent de gens généreux, d'institutions libératrices. Le chemin a mené d'abord en Algérie pour une première étape studieuse, puis au Paris rêvé, subi d'abord difficilement sous ses aspects de luxe et d'indifférence sinon d'hostilité, mais vite fécond intellectuellement. Jeune diplômé, Albert Memmi

pense pouvoir s'intégrer à la société tunisienne, participer au mouvement d'émancipation en cours, mais un tel retour, avec une compagne française de surcroît, se révèle impossible dans les conditions extrêmes du temps.

Déjà cependant, se mettaient en place les matériaux sur lesquels s'exercera la réflexion de cet esprit sensible aux malheurs des uns et des autres, arabes et juifs, du Maghreb, d'Israël, de partout où leurs divergences créent des oppositions farouches, violentes, sans merci. Depuis plus de trente ans, Albert Memmi parle, écrit, portant les revendications nationales des Arabes et des Juifs avec une lucidité, une honnêteté, un courage qui ne se démentent pas, malgré les orages, les haines parfois, qu'il soulève. Son sens aigu de l'absurdité des raisonnements qui nient le passage par le nationalisme des peuples à la recherche de la place qui leur revient dans le concert des hommes l'a mené à affronter la pensée dominante au moment des luttes anti-colonialistes. Pour lui, le sentiment national, s'il n'est pas exclusif et si, une fois la sécurité acquise, il s'ouvre aux autres, demeure le ciment qui permet d'unir les personnes, les mouvements sociaux et culturels autour d'un projet commun d'indépendance. Si l'on fait l'impasse sur les cultures nationales, si l'on impose aux peuples en gestation une internationalisation forcée, la mondialisation à tout prix, on ne peut qu'attiser les frustrations et nourrir la montée des intérêts.

Aujourd'hui que le pire est toujours à craindre, il faut relire les livres d'Albert Memmi, *Juifs* et *Arabes* en particulier, pour comprendre ces mouvances contradictoires qui entraînent des malheurs si grands qu'il n'est personne qui ne souhaite que la perception réaliste, mais nuancée, mesurée, saine en somme de cet homme de paix soit partagée, enfin !

Blanche Beaulieu